Film d'art PHOCÉA

LES MYSTÈRES DE PARIS

GRAND ROMAN D'AMOUR ET D'AVENTURES

— FEUILLETON N° 38 —

Adaptation du texte d'Eugène SUE par M. Marcel Allain

Mise en scène par M. Charles Burguet

HUITIEME CHAPITRE

L'Etude de Maître Ferrand

— Un tel mensonge serait cruel, madame... pourquoi donner en vain un espoir à cette pauvre mère ?

— Mais si ce n'est pas un mensonge, monsieur ? ou plutôt si cette supposition pouvait se réaliser ?

— Par un miracle ?

— Mon Dieu, je le sais, monsieur, l'enfant est mort ; et pourtant si vous vouliez, le malheur ne serait pas irréparable.

— Est-ce une énigme, madame ?

— Je parlerai donc plus clairement... Que ma sœur retrouve demain sa fille, non seulement elle renaît à la vie, mais encore elle est sûre d'épouser le père de cet enfant, aujourd'hui libre comme elle. Ma nièce est morte à six ans. Séparée de ses parents dès l'âge le plus tendre... ils n'ont conservé d'elle aucun souvenir... Supposez qu'on trouve une jeune fille de dix-sept ans, ma nièce aurait maintenant cet âge... une jeune fille comme il y en a tant, abandonnée de ses parents ; qu'on dise à ma sœur : « Voilà votre fille, car on vous a trompée ; de graves intérêts ont voulu qu'on la fît passer pour morte. La femme qui l'a élevée, un notaire respectable vous affirmeront, vous prouveront que c'est bien elle. »

Jacques Ferrand, après avoir laissé parler la comtesse sans l'interrompre, se leva brusquement, et s'écria d'un air indigné :

— Madame, cela est infâme !

— Monsieur !..

— Oser me proposer, à moi.. à moi... une supposition d'enfant...

— Mais monsieur à qui cela fait-il tort ? Ma sœur et la personne qu'elle désire épouser sont veufs et sans enfants... tous deux regrettent amèrement la fille qu'ils ont perdue. Les tromper... mais c'est les rendre au bonheur, à la vie.. mais c'est assurer le sort le plus heureux à quelque pauvre fille abandonnée...

— Assez, madame, assez ! ... Je ne suis pas *galant*, moi... Je vous dirais brutalement de dures vérités...

Sarah jeta sur le notaire un de ses regards noirs, profonds, presque acérés et lui dit froidement :

— Vous refusez ?

— Pas de nouvelle insulte, madame...

— Prenez garde !

— Des menaces ?

— Des menaces... Et pour vous prouver qu'elles ne seraient pas vaines... apprenez d'abord que je n'ai pas de sœur...

— Comment madame ?

— Je suis la mère de cet enfant...

— Finissons cet entretien, madame.

— Avant, connaissez ma résolution... Je commence par vous dire de vous à moi, que je suis convaincue de la mort de ma pauvre fille.. Mais il n'importe, je prétendrai qu'elle n'est pas morte ; les causes les plus invraisemblables se plaident. Vous êtes à cette heure dans une position telle que vous devez avoir beaucoup d'envieux, ils regardent comme une bonne fortune l'occasion de vous attaquer... Je la leur fournirai !

— C'est aussi fou que méchant ! Dans quel intérêt aurais-je fait passer votre fille morte si elle ne l'était pas.

— C'est vrai, le motif est assez embarrassant à trouver ; heureusement les avocats sont là... Mais j'y pense, en voici un excellent ! Voulant partager avec votre client la somme placée en viager sur la tête de cette malheureuse enfant... vous l'avez fait disparaître...

Le notaire, impassible, haussa les épaules.

— Si j'avais été assez criminel pour cela, au lieu de la faire disparaître, je l'aurais tuée !

Sarah tressaillit de surprise, resta muette un moment, puis reprit avec amerture :

— Pour un saint homme, voilà une pensée de crime profondément creusée... Réfléchissez bien... il faut que demain vous soyez décidé... Vous pouvez faire impunément ce que je vous demande... affirmez seulement... homme irréprochable, affirmez que tout a été autrefois concerté entre vous, moi, madame Séraphin et l'on vous croira. Quant aux cinquante mille écus placés sur la tête de mafille, cela me regarde seule ; ils resteront acquis à votre client, qui doit ignorer complètement ceci ; enfin, vous fixerez vous-même votre récompense.

Jacques Ferrand conserva tout son sang-froid malgré la bizarrerie de cette situation étrange et si dangereuse pour lui. Voulant se donner le temps de chercher à parer ce coup dangereux, le notaire dit froidement à Sarah :

— Vous l'avez demandé jusqu'à demain midi, madame ; c'est moi qui vous donne jusqu'après demain pour renoncer à un projet dont vous ne soupçonnez pas la gravité. Si d'ici là je n'ai pas reçu de vous une lettre qui m'annonce que vous abandonnez cette criminelle et folle entreprise, vous apprendrez à vos dépens que la justice sait protéger les honnêtes gens qui refusent de coupables complicités, et qu'elles peut atteindre les fauteurs d'odieuses machinations.

— Cela veut dire, monsieur, que vous me demandez un jour de plus pour réfléchir à mes propositions ? C'est bon signe, je vous l'accorde... Après demain, à cette heure, je reviendrai ici, et ce sera entre nous. la paix... ou la guerre, et je vous le répète... mais une guerre acharnée, sans merci, sans pitié.

Et Sarah sortit.

— Tout va bien... se dit-elle. Cette misérable jeune fille à laquelle Rodolphe s'intéressait et qu'il avait envoyée à la ferme de Bouqueval, afin d'en faire sans doute plus tard sa maîtresse, n'est plus maintenant à craindre... grâce à la borgnesse qui m'en a délivrée... L'adresse de Rodolphe a sauvé Madame d'Harville du piège où j'avais voulu la faire tomber ; mais il est impossible qu'elle échappe à la nouvelle trame que je médite ; elle sera donc à jamais perdue pour Rodolphe. Alors, attristé, découragé, isolé de toute affection, ne sera-t-il pas dans une disposition d'esprit telle qu'il ne demandera pas mieux que d'être dupe d'un mensonge auquel je puis donner toutes les apparences de la réalité avec l'aide du notaire ? Et le notaire m'aidera, car je l'ai effrayé ! Je connais la grandeur, la générosité de son cœur... Oui, pour donner un nom, un rang à celle qu'il croira sa fille, jusqu'alors malheureuse et abandonnée, il renouera nos liens que j'avais crus indissolubles !... Les prédictions de ma nourrice se réaliseront enfin, j'aurai cette fois sûrement atteint le but constant de ma vie : Une couronne ! ! !

Au moment où Sarah, cependant, s'applaudissait du succès de sa démarche, le notaire demeuré seul, dans son cabinet, se débattait avec de noires pensées, lorsque sa porte s'ouvrit et madame Séraphin le rejoignit toute émue.

— Ah ! Ferrand, s'écria-t-elle, en joignant les mains, vous aviez bien raison de dire que nous serions peut-être un jour perdus pour l'avoir laissée vivre.

— Qui ?

— Cette maudite petite fille.

— Comment ?

— Une femme borgne que je ne connaissais pas, et à qui Tournemine avait livré la petite pour nous en débarrasser, il y a quatorze ans, quand on l'a fait passer pour morte... Ah ! mon dieu ! qui aurait cru cela !

— Parle donc !... parle donc !...

— Cette femme borgne vient de venir... Elle était en bas tout à l'heure... Elle m'a dit qu'elle savait que c'était moi qui avait livré la petite.

— Malédiction ! qui a pu lui dire ?... Tournemine est aux galères...

— J'ai tout nié, en traitant cette borgnesse de menteuse. Mais, bah ! elle soutient qu'elle a retrouvé cette petite fille qui est grande maintenant, qu'elle sait où elle est, et qu'il ne tient qu'à elle de tout dénoncer...

— Mais tout est donc aujourd'hui déchaîné contre moi ! s'écria le notaire dans un accès de rage qui le rendait hideux.

— Mon Dieu ! que dire à cette femme ? que lui promettre pour la faire taire ?

— A-t-elle l'air d'être heureuse ?

— Comme je la traitais de mandiante... elle m'a fait sonner son cabas... il y avait de l'argent dedans...

— Et elle sait où est maintenant cette jeune fille ?

— Elle affirme le savoir...

— Et c'est la fille de la comtesse Sarah Mac-Grégor ! dit le notaire avec stupeur. Et tout à l'heure, elle m'offrait tant pour dire que sa fille n'était pas morte !... Et cette fille vit... je pourrais la lui rendre !... Oui, mais ce faux acte de décès !... Si on fait une enquête !... je suis perdu ! Ce crime peut mettre sur la voie des autres.

Après un moment de silence, il dit à madame Séraphin :

— Cette borgnesse sait où est cette jeune fille ?

— Oui.

— Et cette femme doit revenir ?

— Demain.

— Ecris à Polodori qu'il vienne me trouver ce soir, à neuf heures.

— Est-ce que vous voudriez vous défaire de la jeune fille... et de la vieille ?... Ce serait beaucoup en une fois, Ferrand !

— Je te dis d'écrire à Polidori d'être ici ce soir à neuf heures.

Madame Séraphin ne se permettrait point d'insister non plus que de désobéir. Mais les projets de maître Ferrand devaient être singulièrement contrariés. A la lettre qui le mandait chez son complice, Polidori ne faisait aucune réponse. Le lendemain matin accourut au domicile du misérable, madame Séraphin ne le rencontrait pas davantage.

Etait-ce donc que Polidori fuyait volontairement l'envoyé de maître Ferrand ?

La vérité était plus simple.

Sortant de chez le notaire, madame d'Orbigny avait, elle aussi, été rendre visite à Polidori et madame d'Orbigny ne l'avait point quitté que Polidori s'était livré à des préparatifs de voyage, envoyant même madame Pipelet retenir sa place dans la diligence de Normandie.

XXV

DENONCIATION

Sortie fort joyeuse de chez maître Ferrand, Sarah Mac-Grégor s'était hâtée de rentrer chez elle et de mettre son frère Tom au courant du résultat de sa visite.

Que préparait le couple sinistre ?

Tom, peu après, se rendait rue du Temple, y faisait facilement jaser Mme Pipelet et de la sorte apprenait qu'une jeune dame sur le point d'être surprise par son mari avait été sauvée grâce à l'adresse d'un locataire de la maison, nommé Rodolphe.

Un nouveau conciliabule avait alors lieu entre le frère et la sœur, et bientôt Sarah concevait un plan odieux qu'elle s'occupait immédiatement de réaliser.

La misérable, tout bonnement, envoyait à M. d'Harville une dénonciation anonyme, persuadée qu'ainsi elle amènerait une rupture complète entre Rodolphe et le marquis et qu'en tout cas le marquis interdirait à Clémence d'Harville de jamais recevoir le prince.

Cette lettre anonyme était ainsi conçue :

« On vous a indignement joué ; l'autre « jour votre femme avertie que vous la sui- « viez, a imaginé un prétexte de bienfai- « sance imaginaire ; elle allait à un rendez- « vous chez un *très auguste personnage* qui « a loué dans la maison de la rue du Tem- « ple une chambre au quatrième étage, sous « le nom de *Rodolphe*. Si vous doutez de « ces faits, si bizarres qu'ils vous parais- « sent, allez rue du Temple, numéro 17 : in- « formez-vous, dépeignez les traits de l'*au-* « *guste personnage* dont on vous parle, et « vous reconnaîtrez facilement que vous « êtes le mari le plus crédule et le plus dé- « bonnaire qui ait jamais été *souverraine-* « *ment trompé*. Ne négligez pas cet avis... « sinon l'on croire que vous êtes aussi par « trop... *l'ami du prince.* »

(A suivre).

Le huitième épisode sera projeté à partir du Vendredi 22 Décembre à Lille au CINEMA PRINTANIA, rue d'Amiens et au PALACE CINEMA, rue d'Iéna.

LA MODE

LES ROBES D'INTERIEUR

La véritable élégance, n'est-ce pas celle qui est la plus cachée ? La femme vraiment coquette l'est non seulement dehors, en société ; elle apporte chez elle, à toute heure du jour, dans chacune de ses actions, un peu de cette qualité si naturelle et si purement féminine. Pour elle, c'est faire preuve d'un manque de goût et d'un manque de respect envers les autres et envers soi-même que de rester une partie de la journée simplement vêtue d'une « matinée » et d'un jupon de dessous. Quelle ménagère ayant réellement le souci de plaire à ceux qui l'entourent ne possède pas un ou deux peignoirs, une ou deux robes d'intérieur plus ou moins luxueuses, mais d'un entretien facile ?

Pour ces sortes de vêtements, rien ne vaut les tissus à ramages ; ils sont gais ; c'est à l'infini que l'on multiplie leurs nuances et leurs dispositions. Ils ont en outre l'avantage de ne pas être salissants ; le violet pensée est une des teintes préférées ; les dessins noirs qui souvent l'agrémentent font du meilleur effet. Les tissus bleu lapis sont également tout indiqués pour faire des robes d'intérieur extrêmement pratiques. Dans ces tons, la duvetyne, la veloutine, l'onduline de coton, la nubienne que je vous conseille tout particulièrement, offrent un choix des plus variés.

Mais choisir un tissu pratique ne suffit pas ; encore faut-il que la façon du vêtement permette qu'on y soit à l'aise. C'est ici que les manches larges, les manches pagodes si gracieuses sont bannies, car il faut avant tout garder, au foyer, le mobilier et la vaisselle intacts le plus longtemps possible, ce qui n'est pas le cas lorsque la ménagère s'avise de vaquer à sa besogne avec un vêtement aux manches si amples qu'elles accrochent tout au passage. Donc, pas de manche kimono et courte ou longue et resserrée au poignet. La forme droite et enveloppante laissent toute liberté aux mouvements aura toujours la priorité dans la confection des robes d'intérieur.

Toutefois, même pour un simple peignoir, deux facteurs essentiels entrent en ligne de compte : votre bon goût personnel et votre bourse. Ce sont eux que vous devrez consulter tout d'abord.

Cousine MADELEINE.

ROBE D'INTERIEUR EN MOUSSELINE DE LAINE IMPRIMEE

PEIGNOIR DE LAINAGE VERT A DESSINS NOIRS

UNE ŒUVRE LYRIQUE POPULAIRE

LOUISE

Le Théâtre Municipal de Lille s'apprête à nous rendre « Louise », la populaire partition du maître Gustave Charpentier. En janvier prochain, la Municipalité lilloise ayant consenti les crédits nécessaires pour établir de nouveaux décors, nous verrons reparaître en la capitale des Flandres, l'œuvre aimée d'un des meilleurs compositeurs modernes, ayant longtemps séjourné dans le Nord de la France par surcroît.

Avant toute chose, « Louise » est une œuvre singulièrement vivante et vraie. Elle est de plus d'une originalité nettement affirmée, nous apparaissant dans la production musicale contemporaine comme quelque chose de très spécial.

Il faut bien en convenir, entre toutes, cette œuvre a été directement au cœur des foules. Son livret, — que Charpentier, suivant en ceci l'exemple de R. Wagner, écrivit lui-même, — dans la naïveté de sa conception réaliste, se pare de cet « éternellement vrai » que Wagner recherche dans la légende héroïque, mais que la pitoyable aventure d'une petite midinette de Paris met beaucoup plus à la portée du cœur des humbles. Ceci, Camille Mauclair le dégagea jadis de bien remarquable façon lorsqu'il écrivit : « Louise » est aussi riche de significations cachées que Tristan ou que Brünehilde. Et lorsque la petite ouvrière pensive, frissonnante d'amour, tentée par la cité qu'elle contemple sous elle, s'accoude à la palissade d'où elle découvre l'immense Paris étoilé des feux nocturnes, elle est l'emblème du décor éternel, elle est l'âme du peuple douloureux et pourtant plein d'espoir ; et il n'existe pas, dans la foule des héros tirée du néant par le génie des artistes, une figure plus vraiment pathétique ».

Le résumé de l'œuvre

« Louise », comme toutes les productions saines et grandes, se peut résumer en quelques phrases. Charpentier a voulu surtout démontrer en cette œuvre, après en avoir fait un ardent plaidoyer en faveur de l'amour libre, l'influence irrésistible qu'exerce Paris, la ville lumière, sur les jeunes cervelles de vingt ans. De ce fait, d'un bout à l'autre du drame, Paris, personnage symbolique, conduit l'action.

« A part cela, — a dit jadis André Himonet, dans sa remarquable étude sur « Louise », — c'est un banal roman d'amour. Un jeune poète et une petite ouvrière s'aiment et voudraient se marier ; les parents de la jeune fille, honnêtes gens du peuple, s'y refusent, sous prétexte que les renseignements recueillis sur Julien le représentent comme un débauché et un paresseux. Celui-ci se résout donc à enlever Louise, et les deux amants vivront ensemble librement, narguant l'opinion publique et la morale bourgeoise. Mais Louise, sur les instances de sa mère, retourne chez elle momentanément pour réconforter son père malade : cette fois les parents la tiennent et ne veulent plus la lâcher, ce qui exaspère le jeune amoureux ; furieuse, elle crie sa soif de liberté et de plaisir et veut quitter le toit familial. Le père, désespéré, et renonçant à reconquérir le cœur de son enfant, la chasse brutalement. »

— La place nous manque pour faire ici l'analyse musicale détaillée de l'œuvre. Nous y reviendrons d'ailleurs au jour de la représentation. Disons seulement aujourd'hui, que dans « Louise », le livret et la musique se fondent en un tout tellement homogène que la portée de l'œuvre en acquiert un prestige unique.

Madame Aline VALLANDRI
Principale interprète du rôle de « Louise » à l'Opéra-Comique

De ci, de là, au premier et au troisième tableaux, quelques longueurs se remarquent. Il est d'ailleurs fort difficile de traiter en musique une thèse sociale.

Diverses interprétations

L'œuvre fut créée à Paris, sur la scène de l'Opéra-Comique, le 3 février 1900, avec MM. Maréchal, L. Fugère, Mmes Rioton et Deschamps-Jehin, comme principaux interprètes. Actuellement, et depuis longtemps, Mme Aline Vallandri, dont nous donnons aujourd'hui la photographie, est la plus illustre interprète du rôle de « Louise », lequel rôle remplirent également jadis, à la satisfaction générale la célèbre Mary Garden, Mmes Marguerite Carré et Geneviève Vix, pour ne citer que les principales titulaires.

A Lille, l'œuvre fut créée jadis en 1901, par M. et Mme Mikaëlly, M. Ramieux et Mme Patoret, M. Gustave Charpentier assistant à la première représentation de son œuvre sur la scène de notre Théâtre Municipale. Aurons-nous le plaisir de le revoir lors de la prochaine reprise ?... La question est posée.

V. B.

Bulletin Economique

PARIS, 16 (Halles Centrales). — *Viandes.* — Bœufs quartier derrière, 2.50 à 5 ; quartier devant, 1 à 2.80 ; aloyau, 3 à 8.50 ; cuisses, 2.50 à 4.20 ; veau extra, 1re q. 7.50 à 9.50 ; 2e q. 5.70 à 7.40 . 3e q. 3.50 à 5.60 ; moutons, 1re q. 8 à 10.80 ; 2e q. 5.70 à 7.90 ; 3e q. 4 à 6.70 ; gigots, 7 à 12 ; carrés parés 8 à 14 ; porcs entiers ou demi, 1re q. 7 à 7.50 ; 2e q. 6.50 6.90 ; filets, 6 à 9.00 ; jambon 6 à 9.00.

Beurres. — Centrifuge Normandie, 12.80 ; Bretagne, 12.40 ; Charente et Poitou, 13.30 ; Touraine, 13.00 ; divers, 12.60 ; Machands Normandie, 11.50 ; Bretagne, 11.30 ; Centre, 11 ; divers 11

Œufs. — Normandie extra, 650 ; choix, 600 ; Bretagne choix, 500 ; ordinaire, 410 ; Touraine choix 680 ; ordinaire, 620 ; Poitou choix 630 ; ordinaire, 560 ; Auvergne, 580 ; Midi choix, 600 ; ordinaire, 510.

Volailles. — Lapins morts du Gâtinais, 6.50 ; autres catégories, 6.25 ; pigeons morts petits, 3.50 ; gros, 6.00 ; lapins vivants, 4.50 ; poulets morts de Bresse, 12.50 ; ordinaires, 11.00 ; pintades morte, 10.50.

PARIS, 16 (Bourse du Commerce). — *Sucres* : Disponibles, cours officiel, 176 (a.), 177.50 (v.) ; Cours commercial : courant, 177.50 ; prochain, 177 (ach.), 178 (vend.) ; 4 premiers, 179 (vend.). Tendance faible.

LE HAVRE, 16. — *Cafés.* — Courant, 207 ; janvier, 204.50 ; février, 200.75 ; mars, 196 ; avril 189.50 ; mai, 188.25 ; juin, 186.50 ; juillet, 182.25 ; août, 180 ; septembre, 175.25. Tendance faible.

MARCHES DE LA REGION

DUNKERQUE, 16. — Le beurre valait de 7.25 à 8 fr. le demi-kilo ; les œufs frais, 10 fr. les 13 ; les poulets ont été vendus 15 fr. en moyenne et le lapin, 4.25 le demi-kilo.

VALENCIENNES 16. — Cote officielle à la Bourse. — Sucre blanc n. 3, 176.50 ; farines, 1re qualité, 107 fr. ; 2e q. 105 fr. ; blés blancs 1re q., 79.50 ; 2e q. 77.50 ; 3e q. 75.50 ; seigles, 63 fr. ; escourgeons, 56 fr. ; avoines, 1re q., 66 fr. ; 2e q. 64 fr. —Stock de l'entrepôt au 15 décembre : 6 200 sacs de sucre blanc.

MAUBEUGE, 16. — Beurre, 16 fr. le kilo ; fromage blanc, 0.75 la pinte ; maroilles, 6 et 7 fr. ; camembert, 1.00 ; boulettes, 1.30 ; œufs, 0.80 ; noix, 3 fr. le kilo ; bananes, 0.50 pièce ; pommes 0.30 à 0.50 le kilo ; poires, 0.30 à 0.50 le kilo ; pommes de terre, 0.30 à 0.50 le kilo ; chicons, 1.50 ; endives, 0.60 pièce ; scaroles, 0.75 pièce ; oignons, 1 fr. le kilo ; ails, 3 fr. ; haricots, 3.50 le litre ; navets, 0.50 ; navets, 0.30 ; céleri, 1.25 à 1.50 ; salsifis, 1.25 la botte ; choux verts, 0.50 à 1.25 ; choux-fleurs, 3.25 à 3.50 ; choux rouges, 0.50 à 1.50 ; choux de Bruxelles, 2.25 le kilo ; mâche, 0.50 la portion ; épinards, 0.75 ; raie, 6 fr. le kilo ; maquereau, 5 fr. le kilo ; merlans, 6 fr. ; harengs frais, 0.30 la pièce ; poules, 14 à 17 fr. ; poulets, 10 à 25 ; poulettes, 12 à 14 ; canards, 15 fr. ; pigeons, 4 à 6 fr. ; lapins, 15 à 20 fr ; lièvres, 28 à 30 fr. ; faisans, 25 fr.

CAMBRAI, 16. — Beurre, le kilo, 15.00 ; œufs frais, 0.90 ; conservés, 0.70 ; pommes de terre, le kilo, 0.35 ; carottes, 0.25 ; navets, 0.40 ; poireaux, les 4, 0.25 ; haricots, le litre, 2.50 ; lapins, le kilo, 9.25 ; poules, tuées, de 18 à 24.00 ; poulets, de 15 à 20.00 ; pigeons (couples), de 10 à 13.00 ; garennes, à partir de 8.50 pièce.

ARRAS, 16. — Œufs frais 18 à 20 fr. le quarteron ; œufs conservés, 12 fr. ; beurre, 6.50 à 7 fr. le demi-kilo ; lapins, 18 à 20 fr. ; perdrix, 6 à 7 fr. pièce ; lapins de garenne, 7 à 7.50 ; canards, 12 à 14 fr. ; dindes, 35 à 45 fr. ; oies, 35 à 40 fr.

Marché aux bestiaux. — Sur le marché : 500 vaches, génisses et taureaux. Marché très bien approvisionné ; les cours semblent vouloir fléchir sur les laitières. On vend la flamande de 1re qualité de 2.400 à 2.800 fr. ; et même quelques-unes ont été vendues 3.000 à 3.100 ; la 2e catégorie 1.800 à 2.400 ; la 3e catégorie 1.000 à 1.800 francs. Les bêtes à nourrir font défaut. Le cours de la bête grasse varie suivant âge et qualité, de 2 à 3 fr. le kilo vivant.

Marché aux porcs. — Porcelets, 120 à 180 fr. ; coureurs, 250 à 340 francs.

SAINT-OMER, 16. —Pommes de terre, 16 à 20 francs les 100 kilos ; beurre, 13 à 14 fr. le kilo ; œufs, 17 à 18 fr. les 26 ; volailles, 1re q. 20 à 28 fr. ; 2e q. 20 à 30 fr. la paire.

Bestiaux. — Veaux gras, 5, 5.50 et 6 fr. ; porcs 5.90 et 6 fr. le kilo vivant ; veaux maigres, 150 à 200 fr. ; vaches, 1.200 à 2.000 fr. pièce.

FEUILLETON DU 19 DECEMBRE. — N° 74

FILM GAUMONT

LE FILS DU FLIBUSTIER

- Grand Ciné-Roman -
DE
Louis FEUILLADE
ADAPTE PAR
PAUL CARTOUX

ONZIEME EPISODE

LE MAITRE CHANTEUR

« Ose l'imprimer ! Mais qui te croira ? On ne s'attaque pas à un homme puissant comme moi, quand on a un passé comme le tien ! La différence qu'il y a entre nous deux, si tu veux la savoir, c'est que moi, j'ai réussi, et que ma réussite a fait oublier tout ce que j'avais pu faire. Toi, tu as raté ta vie. La marque de tes infamies reste toujours sur toi. Il suffit de te dépouiller du petit vernis que tu as acquis depuis ta sortie du bagne. »

Son interlocuteur ne se troubla pas.

— Tu cries, donc tu as tort. Je te répète que je ne crains rien. On ne me remettra pas au bagne parce que j'ai entre les mains des documents qui sont accablants non pas seulement pour toi, mais pour tous ceux que tu prétends soutenir.

« Je puis être l'aide le plus puissant de la police. Pourquoi, diable, veux-tu que l'on me renvoie à la Guyane ! C'est précisément parce que tu es arrivé que les flèches que je te lancerai seront mortelles. Je dirai partout que tu es une fripouille, que tu es un assassin, et il n'y a pas de fortune qui résiste à ces accusations-là, quand elles sont fondées.

— Nous verrons bien, nous verrons bien, hurlait Malestan.

— A ta disposition ; je te répète une dernière fois mes conditions : un million ou rien.

Visiblement, le banquier était désemparé. Son teint devenait de plus en plus pourpre. Brusquement, il chancela, toucha son col de chemise, qu'il essaya d'arracher, poussa deux ou trois cris inintelligibles et s'abattit comme une masse sur le tapis, devant Parker effrayé.

L'attaque de paralysie que redoutait Perdonnel venait de terrasser l'homme d'affaires.

Jacques, qui avait entendu toute la conversation, bondit hors de sa cachette et s'élança vers le corps du malheureux.

— Père ! Père ! dit-il en le secouant.

Basile restait inanime. Jacques, que toutes les révélations entendues au cours de la discussion avaient troublé, et que ce coup final achevait de mettre en désarroi, se tourna vers le maître chanteur :

— Qu'avez-vous fait, monsieur ?

— Moi, mais rien du tout. C'est en débattant une affaire...

Jacques ne l'écouta pas, demanda au téléphone le docteur Perdonnel.

— C'est vous, docteur ?

— ...

— Oui, chez mon père, rue Murillo.

— Très grave.

— ...

— Une attaque ; il est dans son bureau ; c'est urgent.

— ...

— Dans sa chambre ? Bon, je vais le porter dans sa chambre.

— ...

— Dépêchez-vous, je vous attends.

Sans attendre une seconde, Jacques prit son père dans ses bras, sortit de la pièce, traversa le vestibule et monta en courant au premier étage. Il installa Malestan, toujours sans connaissance, sur le lit, et prit dans un placard la boîte de pharmacie et se mit en devoir de ranimer le moribond, selon les instructions rapides que lui avait données Perdonnel au téléphone.

Il se souciait bien de Parker. Qu'importait ce que ferait le misérable !

Or, resté seul, l'ancien commis de Mme Carmen ne perdit pas une minute. Il s'enferma, s'assit au bureau du banquier, fouilla dans les tiroirs et commençait un inventaire serré des papiers, quand on frappa :

— Entrez !

Malgré tout son sang-froid, le bandit tremblait un peu. Comment allait-il se tirer du mauvais pas qu'il venait de faire.

La porte s'ouvrit.

— M. Malestan, s'il vous plaît ?

Dès l'instant que le visiteur demandait le nom du banquier, c'est qu'il ne le connaissait pas.

Parker paya d'audace.

— C'est moi.

— Eh bien, monsieur, je suis le valet de chambre envoyé par le bureau de placement.

Sans s'occuper des conditions, ni de quoi que ce soit, car il était trop préoccupé, Parker l'envoya à l'office et reprit la place au bureau de Malestan, et de nouveau fouilla les uns après les autres, tous les tiroirs du meuble.

Au fur et à mesure qu'il dépouillait la correspondance accumulée, ses yeux affirmaient sa satisfaction. Il devinait que la proie qu'il poursuivait pourrait, de moins en moins, lui échapper.

Et de nouveau on frappa à la porte.

Mis en confiance par son premier succès, il prit d'entrer.

Le domestique parut.

— Monsieur, ce sont deux dames qui voudraient vous parler.

— Ont-elles dit l'objet de leur visite ?

— Quelque chose de grave, ont-elles dit. Il faut que monsieur les reçoive absolument.

Après tout, pensa Parker, il y a peut-être là encore la source d'un bénéfice futur. Peut-être est-ce une vilaine affaire dont on vient discuter dans le bureau de Malestan... Mais il eut un instant d'hésitation, car les visiteuses pouvaient très bien connaître le vrai banquier.

— Dites que je ne suis pas là et qu'elles repassent demain, ordonna-t-il.

Il avait à peine prononcé ces paroles que les deux femmes faisaient irruption dans la pièce, que le domestique s'en fut, prévoyant un débat sérieux.

Parker dévisagea les nouvelles venues, toutes deux vêtues de noir.

— Qu'est-ce que c'est, mesdames ?

La plus âgée prit la parole :

— C'est bien à M. Malestan que nous avons l'honneur de parler ?

— A lui-même, madame.

— Je suis Mme Fontani.

— Ah !

La femme attendait de la révélation de son nom un effet énorme, et pour cause, Parker ne montrait nulle émotion. Mais il vit clairement que son interlocutrice était exaspérée et qu'elle allait prendre un ton qui n'était pas très rassurant.

— Ah ! vous ne me reconnaissez pas, et c'est pourtant vous qui m'avez ruinée. C'est vous qui avez été la cause du suicide de mon mari. Vous nous avez condamnées, moi et ma fille que j'ai amenée, à mourir de faim, pendant que vous, monsieur Malestan, vous assassinez les gens en toute tranquillité...

Le faux banquier balbutia :

— Je ne comprends pas.

— Ah ! vous ne comprenez pas.

— Non, madame, je vous en prie, reprenez votre sang-froid. Il sera utile que nous eussions un instant d'entretien sérieux avant que de lancer contre moi des accusations aussi graves. Je n'ai pas connaissance d'un M. Fontani, je ne sais pas de quoi il s'agit. Et je suis disposé, si j'ai commis envers vous la moindre indélicatesse, bien involontairement d'ailleurs, de la réparer de mon mieux...

— Comment, dit la femme, vous osez me tenir ce langage ! Il est vrai que vous avez fait autour de vous tant de victimes, que vous ne leur gardez peut-être pas un souvenir bien précis, mais moi, je sais ce que je dis. Combien de fois ai-je entendu mon mari parler de vous d'abord en termes enthousiastes parce qu'il ignorait qui vous étiez, ensuite comme d'un dangereux bandit parce qu'il avait éprouvé votre malhonnêteté...

— De quelle malhonnêteté s'agit-il ?

— Et que fait la justice pendant ce temps? Rien. Elle laisse le coupable impuni. Et il faut que ce soit les vengeurs des victimes ou les victimes elles-mêmes qui viennent se faire justice.

Ce disant, Mme Fontani tira de sa poche un revolver de petit calibre et, à deux reprises, fit feu sur le bandit, qui s'écroula, touché en pleine poitrine.

Suivie de sa fille, la femme, convaincue qu'elle avait tué Basile Malestan, et qu'elle avait accompli une action de haute moralité, s'en fut avouer son crime au commissaire de police.

A l'étage au-dessus du bureau où venait de se dérouler le drame, Malestan avait peu à peu repris connaissance. Mais sa langue était paralysée, il ne pouvait prononcer un mot et tendait vers son fils, penché sur son chevet, des bras impuissants.

En entendant les deux coups de feu tirés à l'étage inférieur par Mme Fontani, Jacques, qui avait le pressentiment d'un malheur, quitta le chevet de son père et se précipita dans le bureau.

Il y trouva un domestique qu'il ne connaissait pas et Parker étendu sur le tapis rougi de son sang.

Le bandit avait eu le temps, aussitôt le départ de celle qui l'avait mortellement touché, de téléphoner à son journal pour donner l'ordre qu'on ne se dessaisît à aucun prix du dossier Malestan.

Quand il aperçut Jacques, qu'il n'avait fait qu'entrevoir quelques instants auparavant, à la fin de la discussion avec l'homme d'affaires, il ne put s'empêcher de tressaillir et de témoigner par un regard haineux de sa rancune inassouvie contre le banquier et les siens.

(A Suivre)

Le 11e épis. sera projeté à partir du 22 Déc. à l'écran du CASINO, pl. du Théâtre, à Lille.